

de Dresde à Londres était, en 1826, une entreprise fatigante, même pour un homme plus robuste que Weber, dont l'âme inspirée habitait sous une enveloppe faible et défectueuse. Déjà il souffrait beaucoup d'une toux spasmodique qui, de temps en temps, le saisissait avec une violence extrême. Les médecins, cependant, ne croyaient pas son état assez grave pour lui interdire le voyage. On se borna donc à l'installer dans une voiture aussi commodément et avec autant de soins que possible, et, comme un accueil hospitalier lui était assuré à Londres, comme, de plus, il avait pour compagnon de voyage un ami intime, le célèbre flûtiste Furstenau, on le laissa partir sans trop d'inquiétude. C'est le 7 février 1826 que Weber quitta sa famille et ses amis. On croyait se séparer pour quelques mois. Hélas! ces quelques mois étaient tout ce qu'il restait à vivre au grand artiste. Il ne devait retourner à Dresde que couché dans son cercueil et après de longues années.

Le voyage parut faire du bien à Weber, sa toux diminua sensiblement; il était plein d'espoir et de bonne humeur pendant qu'il traversa l'Allemagne sans trop se hâter. A Leipzig, à Weimar et à Francfort, où il avait séjourné pour prendre quelque repos, ses nombreux amis et admirateurs l'avaient accueilli avec enthousiasme. Francfort est la dernière ville allemande dans laquelle il s'arrêta; de là il se rendit directement à Paris.

Depuis qu'on savait à Paris que l'auteur du *Freischütz* devait y arriver, le magasin de musique de Brandus (l'un des éditeurs de Weber) ne désespérait pas de gens qui demandaient des renseignements sur le jour et l'heure de l'arrivée du maître. Celui qui montra le plus vif intérêt, et qui, lorsque l'illustre voyageur fut enfin arrivé, se présenta le premier devant lui, c'était l'auteur du *Barbier*.

Quelques années auparavant, à Vienne, Rossini s'était vu repousser par Beethoven. Beethoven avait fermé sa porte devant lui; Weber le reçut à bras ouverts.

Aujourd'hui, il nous paraît simple et naturel que deux maîtres comme Weber et Rossini dussent se comprendre et s'apprécier mutuellement. Cependant, en nous rappelant qu'en 1826 ils se partageaient la popularité générale, qu'ils étaient rivaux—et quels rivaux!—nous sommes forcés de reconnaître que, pour s'embrasser aussi cordialement, ils devaient être deux nobles cœurs, en même temps que deux grands et véritables artistes."

Weber trouva à Paris l'accueil le plus flatteur, le plus distingué.

"Je n'ose pas même essayer de te décrire l'accueil qu'on me fait ici," écrit-il à sa femme. "En répétant toutes les choses que les plus grands artistes de l'époque me disent, je ferais rougir le papier, et me rendrais coupable de la vanité la plus démesurée. En vérité, si ces Parisiens ne parviennent pas à me rendre orgueilleux, personne n'y parviendra jamais, et je commencerai à croire que je ne possède aucune disposition pour l'orgueil."

L'Opéra, comme on le pense bien, l'intéressa particulièrement. Il eut la bonne fortune d'assister, en société de Rossini, à une de ses grandes solennités, à la reprise d'*Olympie*, de Spontini, qui eut lieu le 27 février. Habitué aux théâtres allemands, qui, à cette époque, n'avaient que des mises en scène des plus mo-

destes, il fut vivement frappé par la pompe et les richesses de tous genres qui faisaient de la scène de l'Opéra de Paris la première du monde. Mais ce qu'il admirait par dessus tout, c'était l'orchestre.

"Cet orchestre," écrit-il à sa femme, "est vraiment incomparable. Quelle vigueur! quel entrain! quelle précision!—Jamais et nulle part je n'avais encore rencontré une telle perfection."

Après cinq jours passés à Paris, Weber continua son voyage. Le 4 mars, il était à Calais. Un nouvel accès de sa toux, qu'il avait eu en route, l'avait extrêmement affaibli; il ne tarda cependant pas à s'embarquer sur le bateau à vapeur, *the Fury*, qui partait le jour même pour Douvres. Le temps était sombre et pluvieux, mais, comme le vent était favorable, la traversée ne dura que trois heures. A une heure après-midi, on était à Douvres.

Voici donc notre artiste en Angleterre, ce pays inhospitalier et froid, qui, à ce qu'on prétend, devait lui causer tant de souffrances!

Dès l'abord, il n'en fut rien cependant; le lion britannique, loin de lui allonger ses griffes, se montra, au contraire, d'une courtoisie exquise. Tout voyageur arrivé à Douvres était obligé de se rendre en personne au bureau des passe-ports et d'y remplir les formalités officielles. Mais le directeur de ce bureau, ayant appris l'arrivée de Weber, s'empressa d'intervenir les rôles; c'est lui qui se rendit chez le voyageur, et se montra d'une prévenance et d'une amabilité dont l'artiste souffrant et fatigué était aussi surpris que charmé.

Dans une lettre écrite deux jours après (6 mars) Weber raconte ainsi à sa femme le reste de son voyage et l'accueil qu'il trouva à Londres.

"Ma chère Caroline, "Dieu soit loué et béni, comme toujours!—Me voici à Londres, content, en bonne santé, déjà complètement installé, et surtout heureux d'avoir reçu ta chère lettre, qui me donne de si bonnes nouvelles de toi et des garçons. Que me faut-il de plus?"

"Hier à 8 heures du matin, après avoir passé une bonne nuit, pour laquelle on nous a fait payer un prix fou, nous sommes partis de Douvres par l'*express coach*. C'est une voiture magnifique, attelée de quatre chevaux superbes qu'aucun prince n'aurait désavoués. Quatre personnes dans la voiture, quatre personnes derrière la voiture, quatre personnes sur la voiture.... C'est ainsi qu'avec la rapidité de l'éclair nous avons traversé un pays admirable au-delà de toute description. Quelles belles prairies! quels parcs magnifiques! quelle ravissante profusion d'arbres et de fleurs! L'élégance et la propreté qu'on remarque partout forment un contraste frappant avec la saleté que nous avons trouvée en France. Les grandes rivières, couvertes de navires de toutes grandeurs (entre autre le plus grand vaisseau de ligne, de 148 canons), les charmantes maisons de campagne, les routes animées... en un mot c'était un voyage unique. Un quart-d'heure de repos nous fut accordé à Rochester; nous en profitâmes pour avaler un bouillon et un peu de viande; puis la course reprit de plus belle. Quelques minutes après 5 heures, les douze milles qu'il y a de Douvres à Londres étaient parcourus; nous étions au but de notre long voyage. Quant à la description de tout ce que Londres possède de grandiose et de remarquable, je te la fournirai de vive voix. Ce sera une matière inépuisable dont nous profiterons cet été, lorsque